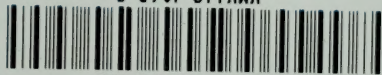



PQ
2217
.D28P5
1900

U d'of OTTAWA



39003002542719

11/4-70



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

26 rue de la République

61 Mar. 1913

Mon cher Darcey

Puis que - et j'en suis très heureuse -
vous n'avez pas encore publié ma
zande enfantine je vous prie de la
mettre au feu. Voici pourquoi.

A ces vers que j'ai faits sans aucune
malice, naïvement pour seulement
amuser ma fille et en m'amusant
moi-même à jouer d'éc. mes larmes et
mon rythme, à ces vers, dit-je, je
m'aperçois seulement à l'instant - et cela

Pipe au bec

DU MÊME AUTEUR

Raisins bleus et gris, poésies, précédées d'un Avant-dire de Stéphane MALLARMÉ. 1 vol., chez L. Vanier.

Couleur du temps, poésies. 1 vol., chez L. Vanier.

Sainte Geneviève de Paris, mystère en 4 parties et 12 tableaux, pour théâtre d'ombre (*représenté pour la première fois sur la scène du Chat-Noir en 1892, avec des dessins de H. Rivière et de la musique de C. Blanc et L. Dauphin*). Brochure et partition chez H. Heugel.

Jean Garrigou (l'éducation musicale de mon cousin), conte en prose pour les enfants, illustré par Léonce PETIT. 1 vol., chez Ch. Delagrave.

Les Maîtres de la musique (Petite anthologie musicale). 1 vol. format album, chez A. Colin.

EN PRÉPARATION :

L'ÂME DE MON VIOLON

Un volume de vers.

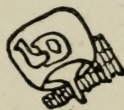
Léopold Dauphin

PIPE AU BEC

Suivi de Les Fontaines du
Bois-joli.

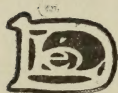
POÉSIES

Je pipe!... et voici
le rythme qui pipe
mon rêve et le nippe.



L. Vanier, libraire-éditeur
Quai Saint-Michel, 19, Paris.
MCM





IL A ÉTÉ TIRÉ
DE
CET OUVRAGE

8 exemplaires sur papier du Japon, de 1 à 8
12 — — — de Hollande, 9 à 20

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PQ
2217
-D28 P5
1900

Les lettres de la couverture, les cachets, les deux frises et le fleuron
ont été dessinés par GEORGE AURIOL.

A FERDINAND LOVIOT

Au fumeur, au poète, à l'ami.

A toi, cher compagnon de route — bien cher depuis un si long temps déjà — je dédie, simples musicales voulues légères, ces strophes, éphémères comme les fumées de nos pipes fraternelles.

Aux hasards de l'heure, et — tu le sais — uniquement pour m'en combler le vide et mieux me la faire aimer, elles me chantèrent leurs rimes et leurs raisons dans le silence des solitaires et propices fumeries où, tel moi-même, tu te plais, heureux, à bercer des rêves.

Puisse ta Muse, éprise des belles tenues et du haut vol — mais indulgente à l'amitié — pardonner à la mienne ses voiles dénoués et sa ceinture, parfois un peu lâche, dont les plis lourds de parfums nicotinés vont — souvent, hélas, contre mon gré — flottant plus près du sol que de l'Azur.



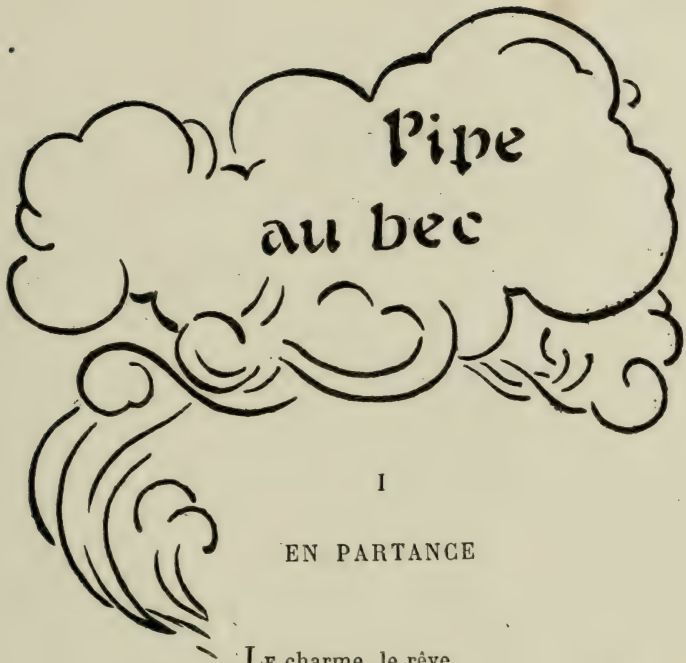
*Que donnerais-je pour qu'il renaisse
Naïf le temps de prime jeunesse,
Ce doux temps-là
Des pipes en sucre, en chocolat !*

*Quoique irréaliste, vaine Spirale
De leur vierge fumée idéale
Tu suffisais
A mes songes bleus et les grisais ;*

*Et c'était par bouffée ingénue
D'orgueil que j'allais vers l'Inconnue,
En ce temps-là
Des pipes en sucre, en chocolat.*

*Maintenant — oh, maintenant — je fume
Dans le merisier, l'ambre et l'écume.*

(Extrait des Raisins bleus et gris.)



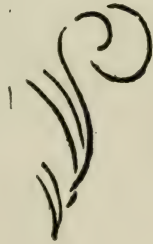
Pipe au bec

1

EN PARTANCE

Le charme, le rêve
Et l'oubli avec,
C'est la pipe au bec
Et c'est l'heure brève!

Aussi bien elle est,
La douce, l'aimée,
Avec sa fumée,
Mon plaisir ailé,



Et d'elle s'envole,
Furtif, vif et fol,
Le chant dont le vol
Rit et me console.

Son petit foyer,
Terre lisse et rouge,
De mes doigts ne bouge
Tant il est choyé ;

Son tuyau — peu rare !
Simple et long roseau
Venu d'un ruisseau,
Néanmoins la pare :

On le dirait d'or
Gainé dans sa robe
Blonde qui dérobe
L'or des blés encor.

Fille de Marseille !
L'arrimage est fait,
Le vent à souhait,
Zou ! qu'on appareille !

Ta voile ouvre, sur
Le flot de mon rêve,
L'aile qui sans trêve
Monte vers l'azur :

Aile bleue et blanche,
(Oh, d'un ton choisi,
Comme en ont quasi
Colombe et pervenche),

Aile gris-souris,
Vol, couleur de cendre,
Qui ne sais descendre,
Pars ! je te souris.

II

AVE

*A Catulle Mendès,
cet autre Maître du rondel.*

CHARLES d'Orléans est un Maître
Et, bas, je le salue ici,
Avec respect, humble, en souci
De ses rythmes et de son mètre.

C'est qu'il vint dans le Rondel mettre
Mainte grâce et quel charme, si
Charles d'Orléans est un Maître
Et, bas, je le salue ici.

Nul mieux plaisant ne saurait m'être
Quand, Printemps, il t'accueille ainsi
Que chacun sait, ou chante aussi
Tous tes amours, sans en omettre :
Charles d'Orléans est un maître.

III

LA FUMÉE

Si vite déformée
Dès que tu nais
De ma pipe, ô fumée !
Chère, tu m'es

Fête silencieuse,
Parfum grisant,
De mes rêves fileuse,
Divin présent !

Or, t'aimant, vois, je fume
Et tout l'essaim
Des songes bleus s'allume
A tes dessins :

Là, c'est une nuée
De blanches tours
Qui, planant, vont muées
En leurs contours,

Chimériques ellipses,
Lents mouvements,
Faunes d'apocalypses
Pour nécromans ;

Ici, c'est l'astragale
De tons changeant
Qui s'enroule en spirale
Bleue et argent ;

Parfois, c'est une bague,
Cercle parfait,
Qui va, vague, extravague,
Et se défait ;

C'est un fil qui s'étire,
Haut, sans bouger,
S'effile, file, expire,
Dans l'air, léger.

Voltes et virevoltes,
Rapides vols
D'une nue en révoltes,
Êtes-vous fols ?

O sans nul bruit vos fuites,
Vos tournoiements,
Ephémères poursuites,
Comme d'amants !

· Caprices, flots de gaze,
Accords diffus,
Mon œil point ne se blase
De vos tissus

S'ils sont, malgré que frêles
Effilochés,
Par mon rêve et son aile
Vifs arpégés.

IV

MON CHER BLÉMONT

MON cher Blémont, serrons les rangs !
A plus d'amitié je t'invite
Ce pendant que l'heure a fui vite
De nos amis, de nos parents.

De nous voir bientôt vétérans
N'ayons point l'âme déconfite ;
Mon cher Blémont, serrons les rangs !
A plus d'amitié je t'invite.

Encor bon an mal an durant
Si vieillesse nous commandite
Ne faisons à gaité faillite :
L'esprit au clair et le cœur franc,
Mon cher Blémont, serrons les rangs.

CONFESSION

LES vers que je fais
En fumant la pipe
Sont bien imparfaits
 (Je le sais !)
Mais leur vol se nippe
D'un rythme et me pipe.

Ils ne visent pas
Le front de la nue ;
Modeste et plus bas
 Vole, à ras
De mon âme nue,
Leur aile ingénue.

Mais ils ont pour eux
L'allure chantante
Que j'aime et leur veux ;
 Lors, heureux,
Si leur voix me hante,
Mon mal patiente.

C'est pourquoi je fais
En fumant la pipe
(Oh, bien imparfait,
 Je le sais !)
Tel refrain qui pipe
Mon rêve et le nippe.

VI

« LUTTE AVEC L'ANGE »

A Gustave Kahn.

« LUTTE avec l'ange, » me dis-tu ?

Mais ! je ne fais que ça : je lutte,
Toute ma vie, à coups de flûte,
Pour n'être, las ! que mieux battu.

Ni Sarcey, ni certes Vitu
N'auraient conseillé telle Lutte.

« Lutte avec l'ange, » me dis-tu ?

Mais ! je ne fais que ça : je lutte.

Est-ce ma faute si, têtù,
Son geste auguste me rebute,
Si mes efforts font la culbute
Et mon bon zèle est courbatu ?...

« Lutte avec l'ange, » me dis-tu !

VII

CONSEIL A UN MIEN AMI

... fais damnablement l'amour...

Maurice BOUCHOR.

FOLLEMENT tu te leurras
Si tu vas, étourdi,
Chercher à quatorze heures
Midi.

Sur les lis, sur la dure,
Les mois d'aimer sont courts.
C'est la loi. Rien ne dure
Toujours.

Voilà pourquoi Ninette
— Ta brune aux cheveux d'or —
A rompu sa chaînette,
Lindor.

Ne donne pas au diable
Ton âme, pour si peu ;
Le cas n'est pas pendable,
Grand dieu !

Plus simple est le remède :
On peut, sans trop rêver
Ni même être Archimède,
Trouver

Que la chère traîtresse
Qui fuit — (oh ! pour ton bien) —
Ne vaut pas la maîtresse
Qui vient.

Vois ! la Momentanée
Nous rappelle au besoin
La Joie et l'Hyménée
De loin.

Prends une belle fille,
Joyeuse, bien en chair,
Et tôt la déshabille,
Mon cher.

Le marbre qui frissonne
Sous le troublant essaim
Des baisers et rayonne ;
Le sein,

L'œil bleu, la toison fauve
Noyant le flanc poli,
Te diront, dans l'alcôve,
L'oubli.

Ta vie est bonne encore ;
L'éteindre au fond d'un puits
Serait fort mal la clore.
Et puis ?...

La Mort qui nous étale
Avant le couvre-feu
Est une horizontale
Vieux jeu.

VIII

COMME HIER

A M. Marc de la Nux.

COMME Hier sut lui faire place
Aujourd'hui fait place à Demain
Et les jours se donnent la main
Dans le Présent qui ne se lasse.

Or celui-ci ne s'embarrasse
Du Passé mort dans le chemin.
Comme Hier sut lui faire place
Aujourd'hui fait place à Demain.

Et si vieillesse lui retrace
Sage sentence et autre maint
Vieux libelle sur parchemin,
Jeunesse en rit et outre passe
Comme Hier sut lui faire place.

IX

SUR UN BOUT DE TAPISSERIE
DU XVIII^e SIÈCLE

A Maurice Legrand.

VERDURE qui souris au temps,
Malgré les ans, comme un printemps,
Quelle main broda sur la trame
Et ces fleurs pâles et leur âme
De galants parfums où, chantants,
Se plaisaient les rythmes d'antan ?

Cette main brodeuse était-elle
De dame aïeule ou demoiselle
Dont la très sûre habileté
Poussant l'aiguille avec le dé
D'un art naïf nous valut telle
Tapisserie ou brocatelle ?

Ou bien d'une ouvrière aussi
Peut-être fut-il le souci,
Ce bandeau d'ancienne verdure
Qui malgré les ans toujours dure
Pour un peu nous conter ici
La grâce défunte ou quasi.

PHILIPPE BURTY

A Gustave Goetschy.

LES de Goncourt choyaient Burty,
Sorte d'abbé-poupin aimable,
Fin, dix-huitième siècle en diable,
Qui pour les Beaux-Arts prit parti.

Toujours présent, jamais sorti
Son esprit fut des mieux sortables ;
Les de Goncourt choyaient Burty
Sorte d'abbé-poupin aimable.

A ce temps-ci mal assorti,
Japonisant, correct, affable,
Il se crut : être indéchiffrable,
Et, sagement, il est parti.
Les de Goncourt choyaient Burty.

DEVANT UNE VITRINE

A Emile Pouillon.

TELLLES étoffes chatoyantes et moirées
Dont jadis s'attifiaient nos belles mijaurées
Gardent le souvenir de leurs anciens plis
Et c'est, dans la vitrine où je les vois jolis
Durer malgré le temps, toute une folle joie
Des clairs vertugadins en peluche de soie,
De robes à panier Louis XV, en satin,
Plus, pour le saut du lit, d'un froufrou de matin
Si léger qu'il paraît être tissé du rêve
Parfumé de la nuit ensorceleuse et brève
Où près du Chevalier la Marquise dormit
L'instant à peine de retrouver son esprit
Égaré quelque peu parmi tant de folies....
O les bavards chiffons brodés, à fleurs jolies !
Comme ils en savent long et disent à plaisir
L'heur des désirs passés et l'amoureux loisir !

XII

SI TOUTES FINS

A Hyacinthe Giscard.

Si toutes fins je considère,
Plutôt que de chanter ainsi
Par-dessus toits joie et souci,
Ferais-je pas mieux de me taire ?

Comme l'à-quoi-bon vient distraire
Le si bel élan que voici
Si toutes fins je considère
Plutôt que de chanter ainsi ;

Et, sans bruit, de ma pipe en terre
La fumée évolue ici
Donnant l'exemple en raccourci
Du bon silence salulaire,
Si toutes fins je considère.

XIII

DEMI-AVEU

C'EST pour t'oublier en moi-même,
O mon chagrin inavoué,
Si je ris et chante, jouet
De toute illusion qui m'aime.

Tu fus l'inéluctable mal
Que pourtant je chéris encore
Puisque par toi j'améliore
Mon cœur et mon être normal.

Maïs tu restes la dure peine
Qu'au fond de moi je dois céler
Et ne puis un jour alléger
En la disant, quoi qu'il advienne.

Et tu m'es cher et je te hais,
Toi mon tourment, aussi ma paix

MALGRÉ L'ORGUEIL

MALGRÉ l'orgueil fou qui les grève
Les vanités que nous avons
Sont pauvres bulles de savon
Qu'un souffle gonfle, un autre crève.

En mirant de leur frêle rêve
L'image — agrandie ! — elles vont
Malgré l'orgueil fou qui les grève
Les vanités que nous avons.

Elles vont, dans l'heure aussi brève,
Avec de très grands airs bouffons
Pour mieux cacher leur vide où fond
Notre horreur d'un néant sans trêve
Malgré l'orgueil fou qui les grève.

XV

A MARTIN-LATOURE

MAITRE BARBIER ET CHANTEUR GUITARISTE

Souvenir d'enfance provinciale.

QUE de barbes vous rasâtes
Dans ce temps où tout au long
Je jouais du violon
(Oh, moins bien que Sarasate)!

J'avais tout au plus six ans ;
Ma taille de croque-note
N'atteignait pas à vos bottes,
Martin, souvenez-vous-en.

Grave, vous, vers la trentaine
Vous alliez d'un pas altier ;
Néanmoins votre amitié,
Pour moi, ne fut point hautaine.

Vous étiez Martin-Latour !...
Seigneur du rasoir et maître
Dans l'art sonore d'émettre
L'ut et le si tour à tour.

Vos coups de gueule superbes
Vous les lanciez surhumains
Et l'archet tombait des mains
Du Paganini en herbe ;

Mais je restais, mon voisin,
Si fier de vos belles grâces
Que le roi même de Thrace
N'aurait su m'être un cousin.

Noble mine et la prestance
Dignes d'un vrai Vélasquez,
Vous rêviez faire florès
Sur des planches d'importance ;

Par malheur ils étaient tels
Vos manquements de mémoire,
Que vous dûtes dans l'armoire
Oublier Guillaume-Tell.

J'aimais fort votre boutique
Et surtout ce beau talent
D'y forcer le doux client
A ne point fuir vos musiques.

Vous le rasiez d'un côté,
Puis, sans pitié, dare-dare,
Regrattiez votre guitare :
Et lui, pauvre ! d'écouter...

Adieu rasoir ! plus personne !
La main tremble maintenant,
Et, trop vieilli, l'instrument
De votre voix plus ne sonne.

Où sont les barbes d'antan,
Et toutes mes chanterelles,
Et vos cris sur Canterelle
Que tant sifflaient les autans !...

XVI

DANS TOUT PÉDANT

A Antonin Marmontel.

DANS tout pédant grouille un sot
Dont l'encre fort me dégoûte,
Goutte à goutte s'il l'égoutte
Ou mieux la verse à plein seau.

Ah, son verbe ex-professo !
Pour s'en griser, qu'il l'écoute !...
Dans tout pédant grouille un sot
Dont l'encre fort me dégoûte.

Sa science tout de go,
Toute, il la dégoise, toute !
N'importe où, coûte que coûte,
Même si répond l'écho :
« Dans tout pédant grouille un sot. »

XVII

BRÉKÉKÉKÉ, COAX, COAX

A Jules Truffier.

BIEN plus verts que vous n'êtes,
Veronèse-verts,
Mes grenouilles, mes rainettes
Ont des verts divers;

Plus doré que vos quenouilles,
Fileuses des cieux,
Mes rainettes, mes grenouilles
Ont l'or de leurs yeux;

Et leur voix qui bien coasse
Dès que vient la nuit,
Charmerait Catulle, Horace,
Tant clair est leur bruit.

A ma villa Notre-Dame
Elles chantent pour ma dame.

XVIII

QUI TERRE A GUERRE A

A Coquelin Cadet.

IL pique, pique, le moustique,
(C'est là son tic) à coups de dard,
Et claironne, effronté pendar,
Même au nez du nerf acoustique.

Sa plaisanterie est caustique,
Oui, mais faite avec combien d'art ;
Il pique, pique, le moustique,
(C'est là son tic) à coups de dard.

Avant qu'on nous le domestique,
Le soleil se lèvera tard ;
Moi, sur ma joue — oh ! sans retard,
D'une gifle je vous l'astique,
S'il pique, pique, le moustique.

Saint-Raphaël, 95.

XIX

BALLADE

A Jules Rosati.

DE haut en bas le rideau glisse
Et les pantins dans la coulisse
Vont s'accrocher incontinent
Aux clous du mur : c'est leur supplice !
Adieu beau geste pertinent !
L'œil s'éteint, la lèvre se plisse
Triste et sans voix, las ! maintenant.

Député sortant de la lice
Des électorales délices,
L'honorable préopinant,
Non réélu par ses complices
D'Arles, d'Evreux ou de Dinan,
Rit jaune à moins qu'il ne pâlisse
Triste et sans voix, las ! maintenant.

L'eunuque, lui, rasé, bien lisse
Comme intérieur de calice,
Personnage et presque éminent,
Garde le harem où, malice,
Son Grand-Turc, fier incontinent,
Onc ne craint qu'il s'enorgueillisse
Triste et sans voix, las ! maintenant.

ENVOI

Prince ! ici Mort m'ensevelisse
Plutôt que me voir dissonant
Ou muet (dirait La Palisse)
Triste et sans voix, las ! maintenant.

CONVALESCENCE

Au docteur Ernest Perréal.

CE calme après tant de mal
Repose si bien mon être
Que surpris d'un tel bien-être,
Je le veux croire anormal.

S'il l'est, je n'en dis nul mal,
Et me plais à le connaître :
Ce calme après tant de mal
Repose si bien mon être.

Aujourd'hui le principal
Est que souffle à ma fenêtre
La brise où je sens renaître,
Doux renouveau sans égal,
Ce calme après tant de mal.

PARIS VAUT BIEN UNE MESSE

Au docteur Félix Cros

PIPE qui restes mon plaisir
Et m'es encor si douce et bonne,
Comment, quand le docteur l'ordonne,
De toi, chère, me dessaisir ?

Mieux vaut-il pas un peu souffrir
Et rire de l'humeur caponne,
Pipe qui restes mon plaisir
Et m'es encor si douce et bonne ?

Entre deux maux s'il faut choisir
Je choisis donc celui qui donne
Tant de chansons à mon automne
Et l'autre mal sait endormir,
Pipe qui restes mon plaisir.

MISÈRE QUI CHEMINE

A Jules Arène.

SINCÈRE est ma tristesse aussi
De ne point aider aux soucis,
Souffrances, maux et dures peines
Du malchanceux tendant la main
Désespérément en chemin
Vers de hasardeuses aubaines.

O ses yeux quêteurs, en tourment,
Des routes guettant le tournant
Pour y voir enfin apparaître
Le bon passant qui, si Dieu veut,
Pitoyable encore s'émeut
Et donne une obole peut-être.

O ses yeux navrés quand le soir
Y mire comme un désespoir,
Et la nuit cette laide étoile
Dont tout l'or ironique luit
Méchant, atroce et, las ! conduit
Vers l'effroi que la faim dévoile.

O ses yeux sans haine ni pleurs
Où se résignent les douleurs
De la Misère qui chemine !
Pleurons pour eux mais donnons-leur,
Flamme en nos cœurs, telle lueur
Qui d'un espoir les illumine.

XXIII

SI LOUANGE

Si louange ne me plaît guère
Pour ce qu'elle a de vanité,
Juste critique, en vérité,
Me plaît pour ce qu'elle m'éclaire.

J'aime celui qui part en guerre
Contre ma culpabilité,
Si louange ne me plaît guère
Pour ce qu'elle a de vanité.

Or qui m'enseigne est peu vulgaire ;
Il peut, s'il veut — sincérité
Adéquante à sévérité —
M'éreinter comme un de naguère,
Si louange ne me plaît guère.

XXIV

QUAND JE SUIS SEUL

A Paul Viardot.

L'ISOLEMENT point ne m'ennuie
Ni son silence, si au long
Mon âme comme un violon
Y chante un thème et le varie.

Pour y bercer ma rêverie
N'ai-je pas Verlaine et Villon !
L'isolement point ne m'ennuie
Ni son silence si au long.

Tant des vers ai mélomanie
Chantés en mémoire et selon
L'exemple divin d'Apollon
Pour que vilaine humeur s'enfuie,
Qu'isolement point ne m'ennuie.

XXV

AU COIN DU FEU

A Henri Heugel.

— « HÉ ! poète, bonsoir !
Si nous causions, ce soir ?
Veux-tu ? je vais m'asseoir
Dans l'âtre

Et te conter, bien bleu,
Un vieux conte. » — Et le feu,
Ayant dit, flambe un peu
Bleuâtre :

* * *

— « Il était une fois,
Eclose au fond d'un bois,
Une fée à la voix
D'oiselle.

Pour l'ouïr un tantet
Alors qu'elle chantait,
De loin, vite, on trottait
Vers elle.

Un jour, c'était l'oiseau,
Un autre le ruisseau
Avec son vert roseau
Qui flûte ;

Des grillons négrillons,
Et puis des papillons,
Des fleurs et des rayons
En lutte,

La brise, qui passait
Son chemin sans lacet,
S'arrêtait et faisait
Silence

Pour entendre, aussi, l'air
Qui montait frais et clair
Comme un jet d'eau dans l'air
S'élançait.

O sous la feuillaison
La si douce chanson,
Facile et sans façon
Charmante !

Brune à la nuit, soudain
Rose et bleue au matin,
Et sentant bon le thym,
La menthe ;

Et, tandis que l'été
Rayonne de beauté,
Oh ! l'exquis andanté !...
Si tendre

Que l'automne jaloux
Se vêt d'or et de roux
Et vient, à pas de loups,
L'entendre.

Mais c'est un virelai
En cadence perlé,
Ou, voix plaintive, un lai
Qui pleure :

Il annonce le froid,
La neige, et, par surcroît,
Le noir repos, effroi
De l'heure.

Puis, quand revient l'Avril,
Le bel Avril, d'exil
Revient le gai babil
 Aux branches ;

Et la fée à la voix
D'oiselle d'autrefois
Qui, joyeuse en ce mois,
 Epanche

L'arriéré de son cœur
Dans le cœur de la fleur,
Clame un hymne vainqueur
 Et pâme.

Salut, verte chanson !
Écoutons son zon-zon,
Et chante, à l'unisson,
 Notre âme.

Charme du vert décor,
L'invisible voix d'or,
Tu peux l'entendre encor,
Poète !...

Muse chère, aux hautbois
Elle mêle sa voix ;
Elle est l'âme des bois,
Leur fête ! » —

* * *

Feu, tu parles au mieux ;
Après toi, mes aïeux
Auraient tiré, mon vieux,
L'échelle ;

Mais, vraiment, comme feu,
Tu n'es pas merveilleux !
Cause moins, chauffe mieux ;
Je gèle !

XXVI

D'UN GESTE TIMIDE

A Théodore Maurer.

D'UN geste timide et las
Si l'âme l'ébauche à peine,
Le sourire dans la peine
Quelle grâce pâle il a !

Que triste est sa joie, hélas !
Fleur de soucis, humble aubaine,
D'un geste timide et las
Si l'âme l'ébauche à peine ;

Et la pitié que voilà
S'émeut des douleurs certaines
Quand vient l'espérance vaine
Qui, trompeuse, les voila
D'un geste timide et las.

XXVII

VUE AMICALE

A Noël Sylvestre.

LES hauts platanes, puis les vignes,
Les vignes sans fin et les champs,
Je les vois, tour à tour changeants,
Sous l'azur et les ors insignes
De nos étés, jusqu'à la ligne
D'horizon où, ruban d'argent,
Brasille la mer aux couchants.

Je les vois jusqu'à la montagne
Beaux épis mûrs et pampres lourds
Près les villages d'alentour
Sur la route, là-bas, d'Espagne
Où s'échelonnent les campagnes,
Maraussan, Montady, sa tour,
Et mon canal et Beau-Séjour.

Dans le souvenir qui me lie,
Ces paysages, je les vois
Avec leurs chemins d'autrefois
En allés vers l'heure jolie
De ma jeunesse et ma folie
Sous l'ombre fraîche et quelles voix
Tombant des nids tous à la fois.

Vue amicale ! Elle m'est douce
Apparaissant dans mon passé
Sans le moindre coin effacé
Alors qu'au fond de moi s'émousse
Née à peine cette fleur rousse
Du cher automne où, caressés,
Mes printemps pleurent leur passé.

XXVIII

A ANTONIN INJALBERT

J'AIME ta force et mieux : ta grâce
Ciselant, sous le haut Titan,
Ce geste vif des deux enfants
Comme un clair distique d'Horace ;

Celle aussi dont l'esprit embrasse
L'énorme poisson palpitant !
J'aime ta force et mieux : ta grâce
Ciselant sous le haut Titan.

Elle aurait paré les terrasses
Des jardins de Florence au temps
Où vers les marbres rayonnants
L'Italie exaltait sa race.
J'aime ta force et mieux : ta grâce.

Devant les fontaines
du plateau des Poètes, à Béziers.

XXIX

LA BELLE IVRESSE

A Justin Augé.

LES poètes, ces abeilles
Qui butinent l'Idéal,
Ont sucé l'or de ses treilles
Et c'est un miel sans égal,

Un miel divin que naguère,
Cet été même, à Béziers,
Avec largesse ils versèrent
Sous nos cieux extasiés.

Or j'étais là, dans la foule,
Voulant aussi me griser
De la Rime qui s'enroule
Autour du Rêve irisé ;

Et, malgré déjà mon âge,
Comme eux, jeune, fol, ailé,
Sans honte ni barguignage
Je m'en suis encor SOULÉ !

30 août 99.

XXX

BITERRE

A M^r Alphonse Mas

POUR ce qu'il mit en mon cœur de tendresse,
D'enthousiasme et de sereine ivresse,
Et sur ma lèvre un amour des baisers .
J'aime mon beau pays natal, Béziers.

Un ciel tout d'or et d'azur l'illumine !
Et, fièrement, son front hautain domine
La vaste plaine où rit le pampre vert
Depuis les monts, là-bas, jusqu'à la mer.

Quel féodal profil sur le faubourg
Dessinent haut Saint-Nazaire et ses tours,
Canterelle et Saint-Jacque et leurs remparts
Où l'Albigeois trouva sa dure part !

L'Orb amical, à ses pieds qu'il caresse,
Sous le platane ombrage sa paresse,
Et le Canal — ponts, écluses, bateaux —
En souriant grimpe à ses lents coteaux.

J'aime en zigzag ses rampes, ses ruelles
Du moyen âge, et sa Ville nouvelle,
Et son allée où le regard s'étend
Du théâtre rose à la mer d'argent.

Ah, s'il me charme ainsi son paysage,
Combien jadis me charmaient davantage
Ses filles au teint brun, mat et ambré,
Aux cheveux lourds, au torse bien cambré...

On les devine éprises des vendanges
Qu'un dieu d'amour leur promet en échange
De leur beauté riieuse et de leurs yeux,
Velours luisants, éclairs malicieux.

Aussi les gars d'ici voulant leur plaire
Vont-ils, maintien plaisant, belle humeur claire ;
Généreux, comme vin ; comme soleil,
Brûlants, férus d'aimer dès le réveil.

Et j'aime Béziers pour son âme ardente
A la vie, à la joie, et ce qu'il tente
Un bel effort constant, dans la clarté,
Vers l'Art, la Poésie et la Beauté ;

Et mieux je l'aime encore : en souvenance
Du doux passé que lui doit mon enfance ;
En chérissant l'espoir qu'il m'a gardé
Pour le repos, un coin de terre aimé.

SAGESSE CRIE

Au docteur Parinaud.

SAGESSE crie : hé ! casse-cou,
Plus souvent aboie à la lune
Si le fol va vers Pampelune
Qui devrait partir pour Moscou.

Ainsi sa voix nous suit jusqu'ou
Va notre sottise commune ;
Sagesse crie : hé ! casse-cou,
Plus souvent aboie à la lune.

Pour qui ne la trouve à son goût,
Raison n'est de saison aucune
Et plus d'un lui garde rancune
Des ourlets fous qu'elle découd :
Sagesse crie : eh ! casse-cou.

CONSEILS A MOI-MÊME

EN le présent soigne ta gloire ;
Demain nous appartient si peu
Que, sur lui compter, est un jeu
Plein de surprise et de déboire.

Les malins et leur attrapoire
Y perdront malice et cheveu ;
En le présent soigne ta gloire :
Demain nous appartient si peu !

Garder pour la soif une poire
C'est peut-être lui dire adieu,
Tant nous sonne le couvre-feu
A l'improviste l'heure noire ;
En le présent soigne ta gloire.

XXXIII

SUITE DU RONDEL PRÉCÉDENT

Si tu veux que ton œuvre dure
— La cire est trop molle, ouvrier,
Choisis pour les vivifier
Le dur métal, la pierre dure.

Que ton burin creuse et endure
Son fier labeur sans dévier,
Si tu veux que ton œuvre dure
— La cire est trop molle, ouvrier.

De l'art facile et sans rature
Tu dois surtout te méfier
Et mieux viser le vert laurier
Qu'accorde la gloire future,
Si tu veux que ton œuvre dure.

XXXIV

POUR PRENDRE CONGÉ

A Monsieur Goudou.

L'ÉTÉ passe et voici l'hiver parisien
Avec son leurre aimé qui, déjà, me fait signe
De quitter sans retard et mon toit et sa vigne
Au creux du cher petit val lamalousien.

Quoiqu'il m'en coûte fort, pourtant je m'y résigne
Et vous dis : au revoir jusqu'au printemps prochain,
A toi la maisonnette ; à vous, mes chats, mon chien ;
Et mieux à vous, voisin, de mon amitié digne.

Oh ! ne m'enviez pas si j'ai l'air d'être heureux
D'un départ loin de vous vers ce Paris fiévreux
Qui m'attire en dépit du calme que j'adore,

Et plaignez-moi plutôt d'abandonner la paix
De vos montagnes où sagement on ignore
Nos lutteurs pour la vie et leur rire mauvais.

Villa Notre-Dame. à Lamalou, octobre 99.

A MA PIPE

Ce pendant que dedans Paris
Où est la barrière du Maine
L'hiver qui vient tant nous malmène,
Voile-moi de nuages gris!

Près du feu, fume, chante et ris
De ses froidures inhumaines
Ce pendant que dedans Paris
Où est la barrière du Maine,

Et nous tiendrons, chère! en mépris
Les vains plaisirs mondains qu'il mène
Chez dames Lise et Célimène
Où les tiens restent incompris
Ce pendant que dedans Paris.

XXXVI

LE VIEUX JONGLEUR

A Léon Dierx.

LUI dont l'adresse insigne autrefois avait lui
Sur les tréteaux dorés, redescend, sur la place,
Insoucieux des lieux où, pour jongler, il place
Son bout de vieux tapis plus minable que lui.

Car l'Idéal le hante! et, le cœur tout rempli
De rythmes et d'élan, jamais il ne se lasse
De travailler si même autour la populace
Le dédaigne, vieillard dont l'art semble aboli.

Puisque son geste est sûr et l'œil habile à suivre
Les poignards, les anneaux et les boules de cuivre
Envolés sur son front qu'ils auréolent d'or,

Que lui font l'ironie et le dédain des foules,
Même le froid, la faim ! il jongle et jongle encor
Extasié de voir, ô dans l'Azur ses boules.

XXXVII

DESIDERATA

OUI, l'air narquois de ce qu'il leurre l'heure,
Un vague espoir luit encore au travers
Ses voiles clairs et, souriant, m'effleure :
Je rêverais de parfaire mes vers.

Plus envolés de musiques et d'ailes
Je les voudrais aussi plus ingénus
Et nuancés et tendrement fidèles
Aux sons ailés que Verlaine a connus.

Je les voudrais en ombres et lumières
De crépuscule et non pas de grand jour,
Roses, ainsi que sont roses trémières,
Discrètement, et pâles tour à tour.

Ils couleraient, comme près de sa source
L'eau jeune et vierge à la voix de cristal,
Ivres d'azur, emportant dans leur course
L'image chère et l'amour sans égal ;

Ou bien jaillis, comme si vers la lune
Un blanc jet d'eau surgissait sanglotant,
Ils monteraient, hors l'idée importune,
Dans la nuit bleue endormie, et rêvant ;

Et ce seraient les si doux sons de flûtes
Comme entendus de loin, oh, de bien loin,
Les sons toujours que, Muse, vous voulûtes
Si chers au Rêve et dont l'âme a besoin.

XXXVIII

FIN

C'EST toujours triste de finir
Une œuvre qu'on a caressée
Avec amour dans sa pensée
Aux douces heures du loisir.

O voir germer, pousser, fleurir,
Et cueillir des fleurs à brassée!...
C'est toujours triste de finir
Une œuvre qu'on a caressée.

Or j'achève avec déplaisir
L'Ode qui, sitôt commencée,
Me fut comme une fiancée
Jalouse du rose désir.
C'est toujours triste de finir.



LES FONTAINES DU BOIS-JOLI

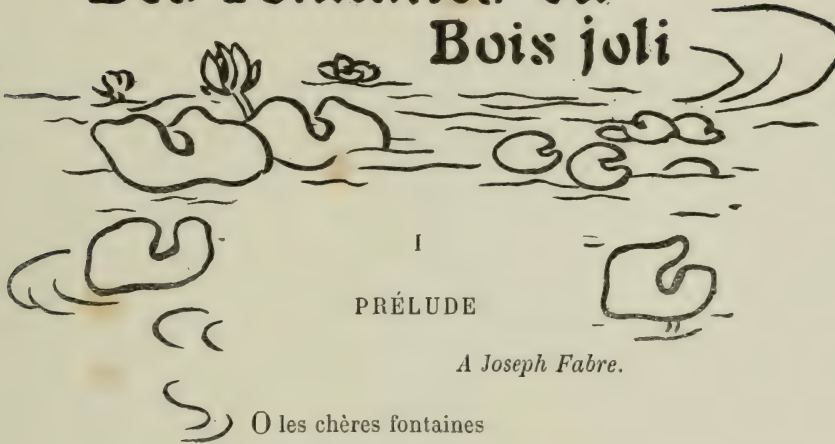
Dédiées à mes amis
les poètes du Congrès
de Béziers, en souvenir
des dernières journées
d'août MDCCCXCIX.

*Les fontaines!...
Reluisantes, dans la nuit,
De leurs pleurs pâles de lune,
Au jour, claires, elles luisent
Sur l'iris et le parfumet,
Les fontaines!...*

*O leurs voix
De lumière ou d'ombre heureuses
Dont, si chanteuse, une joie
Enivre qui s'y abreuve.*

*O leurs voix!...
Voix de cristal, à la fois
Voix de notre Muse chère,
Sons de flûtes, bruits de soie,
Elles bercent tant de fièvres...
Et leur sonore lueur,
Où si rose naît l'aurore,
Est un miroir pour nos heures
Encore d'amour et d'aube.*

Les Fontaines Du Bois joli



I

PRÉLUDE

A Joseph Fabre.

O les chères fontaines
Où, vers le soir,
Je mire, par centaines,
Mes vains espoirs !

Tandis qu'il y murmure,
Chant hyémal,
Un écho des ramures
Comme un cristal,
Encor leur vasque est rose
Qui, tout le jour,
Vit des buissons de roses
Fleurir autour.

Que vienne la nuit brune,
Leur cours changeant
Fleure le clair de lune
Et vêt l'argent
Fluide de ce voile
Soutaché d'or
Comme font les étoiles
Au ciel qui dort,

Et ma Muse s'amuse
Aussi d'y voir
Cette face camuse
D'un masque noir,
Chimère à gueule ouverte
D'où coule à flots
L'illusion offerte
A nos sanglots.

II

CHANSON

A Paul Paget.

DES coups d'aile de l'Amour
S'il advient que tu t'alarmes,
Mêle un sourire à tes larmes,
O mon beau page de cour.

C'est ainsi qu'Avril arrose
De pleurs doux pailletés d'or
Ses jardins où saigne encor
Du Printemps blessé la rose.

O mon beau page de cour,
Mêle un sourire à tes larmes.
S'il advient que tu t'alarmes
Des coups d'aile de l'Amour.

III

LA SOURCE

A Pierre Hortala.

COMME le nid est par l'oiseau
Feutré d'amour et d'heures douces
Ma source a tapissé de mousses
Jalousement son frais berceau

Où sourd, avec l'onde naissante,
Si clair un sourire ingénu
Et ce long regard déjà vu
Aux yeux des vierges innocentes ;

Et sa vie est vive qui vient
Frôler la frêle capillaire,
Et les roseaux lui veulent plaire,
Et le ciel d'elle se souvient :

L'eau des sources, jadis, ne l'a-t-il pas baisée
Dans l'air, nuage aimé, pluie amère ou rosée?...

IV

CHANSON

A Fernand Gregh.

LES étoiles font entre elles
De blanches musiques telles
Que, si lointaines et frêles,
On les voudrait éternelles.

Comme elles ont les douceurs
Lentes des gestes berceurs
Dont nos mères et nos sœurs
Bercèrent nos fronts rêveurs !

Attentive à les entendre
Vers elles une âme tendre
Ne sait que ses ailes tendre.

Dans le silence des nuits
Si l'heure triste s'enfuit,
L'étoile chante qui luit.

L'EAU HEUREUSE

A Maurice Magre.

SVELTE elle glisse, en cascates
Couleur de joie, où son cristal,
Après un cours horizontal,
Dans le vide encor s'échevèle.

Elle écume et, gâtés nouvelles,
Sa mousse, vivant piédestal,
Soutient son flot bleu vertical
D'un bouillonnement de dentelles.

Et c'est des perles, c'est le jeu
De diamants lançant des feux,
C'est, irisée, ô la poussière

Un peu de son âme d'enfant
Heureuse d'être, en la lumière,
Éparpillée au gré du vent.

VI

CHANSON

A Raoul Gineste.

Ton charme irise la rosée
Et parfume l'air du matin
Lorsque tu viens mi-décoiffée
Te mirer au ruisseau voisin.

Avec les roseaux tu te penches,
Et l'onde accourt qui veut te voir
Déroulant sur ta gorge blanche
Le long flot de tes cheveux noirs.

L'eau, miroir élu de ta grâce
Et de ta beauté jamais lasse,
Comme elle rit en te voyant !

Mais, sachant que son cours ne passe
Qu'une fois à la même place,
Comme elle pleure en te quittant !

VII

CRISTAL ROSE

A Albert Arnaud.

PRÈS l'argent svelte des bouleaux,
Dans leur ombre légère et verte,
La fontaine, un matin déserte,
N'entendait rien que ses sanglots ;

Quand Eros, l'un de ses dévots,
Vient vers elle — oh, non plus alerte,
Mais triste et lent : il se concerte,
Tenant en mains rouges pavots.

Ces fleurs, blessures dont il lèche
La lèvre en sang et que sa flèche
Fit étourdimement, là, fleurir,

Il les vient plonger dans l'eau claire
Frissonnante ainsi de rosir
Comme une aube qu'avril éclaire.

VIII

CHANSON

A Antonin Maffre.

PAR les sentiers verts étoilés
De fleurs minuscules et blanches,
Les fiancés s'en sont allés
Sous tant de nids parmi les branches
Qu'il en est resté sur leur front,
Comme un idéal chaperon,
Un nimbe gai de chansons franches,

Avec de beaux gestes ailés
Vers le matin de l'heure claire,
Les fiancés s'en sont allés
Sous tant de lueurs pour leur plaire
Qu'il en est resté dans leurs yeux,
Comme un réel miroir des cieux,
Un reflet cher d'amours premières.

Dans la nuit, de bonheur voilés,
Auprès des sources de tendresse,
Les fiancés s'en sont allés
Sous tant de lune enchanteresse
Qu'il en est resté à leur doigt,
Comme un anneau d'argent étroit,
Un essaim de tièdes caresses.

En des jardins immaculés
Où grimpent les roses vermeilles,
Les fiancés s'en sont allés
Sous tant de joie en haut des treilles
Qu'il en est resté dans leur cœur,
Comme une enivrante splendeur,
Toute l'ivresse sans pareille.

IX

LE BASSIN DE LA CLAIRIÈRE

A Félicien Court.

DANS le cercle étroit de porphyre,
Nue et dormant au ras du sol
Sa nappe est jolie où le vol
De l'oiseau rapide se mire.

Et le poète qui délire,
Comme l'avare craint un vol,
Vient y céler, ingénu fol,
De son rêve la tire-lire :

Il y plonge de vains trésors,
Mais, Soleil, c'est ton écu d'or
Qu'il en retire par fortune,

Et, si l'étoile l'y conduit,
C'est ton écu d'argent, ô Lune !
Quand l'eau te baise au front des nuits.

CHANSON

A Pol Lovengurd.

LE long des prés, ce doux été,
Et par tant de rayons fêté,
Vois le vif ruisselet qui flue
Gai ruban à perte de vue :

Ivre de vie et si joyeux
De montrer son ivresse aux cieux,
Il rit, gazouille et, flûte exquise,
Délire ou murmure à sa guise.

Sais-tu rien de plus frais et clair
Que son rire si franc, alerte,
Et sa chanson dans l'herbe verte ?

— Le long des prés, des fleurs, dans l'air,
Ce doux été, c'est, de l' Aimée,
La voix rieuse et parfumée.

XI

NOCTURNE ESTIVAL

A Ernest Gaubert.

EXULTANT toutes à la fois
Dès la brune, amours innocentes,
O les grenouilles coassantes
Que j'entends et jamais ne vois !

Avec l'âpreté des hautbois,
Flûtes du soir si caressantes,
L'eau qui ruisselle, par les sentes
De mes verts coteaux, a leur voix :

Elle chante en la nuit, va, rôde,
Trainant son manteau d'émeraude
Malgré que le voile un ciel noir,

Et dans ses longs plis roule encore,
Pactole invisible, un espoir
Que l'œil d'or des grenouilles dore.

BERCEUSE

A Marc Varenne.

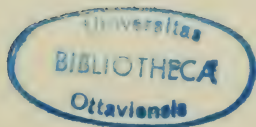
Fontaine du Bois-joli,
Les oiselles,
Les oiselles,
Fontaine du Bois-joli,
Les oiselles sont au nid.

Les oiselles sont au nid,
Leur fontaine,
Leur fontaine,
Les oiselles sont au nid,
Leur fontaine dort aussi.

Leur fontaine dort aussi,
Et l'eau claire,
Et l'eau claire,
Leur fontaine dort aussi,
Et l'eau claire rêve ainsi :

Et l'eau claire rêve ainsi,
D'une étoile,
D'une étoile,
Et l'eau claire rêve ainsi
D'une étoile d'or joli ;

D'une étoile d'or joli,
Toi, ma belle,
Toi, ma belle,
D'une étoile d'or joli,
Toi, ma belle, rêve aussi !



XIII

LA PIÈCE D'EAU FLEURIE

A Achille Maffre de Baugé.

Sous ses ombrages hauts et sourds
La paix émane si berceuse
De son long sommeil qu'à l'entour
Le saule y dort, aussi l'yeuse,

Et sa moire d'argent bruni,
Qui par endroits luit, s'éclaire
D'un flot d'azur ou d'or, unit
Leur songe au sien, dès l'heure claire.

Fraîcheur, calme, désirs défunts,
Echos lointains du lent silence,
Je retrouve ici vos parfums
De solitude et d'oubliance,

Et mon rêve se grise à butiner dans l'eau
Le miel des rosiers blancs qui grimpent au bouleau.

XIV

LE MIROIR VOILÉ

A Louis Payen.

DÈS que l'été déjà s'endort
Le ruisseau dit la bienvenue
Au roux automne et s'insinue
Dans les grâces de son décor.

Mais voici dans un son de cor
La feuille morte revenue
Voilant de l'eau la beauté nue
D'une jonchée amère d'or.

O voile de mélancolie !
Nulle brise ne le délie
Ni le déchire un vol léger,

Et l'azur, las ! plus ne se mire ;
Aussi mon rêve mensonger
Qui désire encor se sourire.

LES RUISSEAUX GELÉS

A Paul Briquet.

LES fontaines sont mortes !
C'est le gel sans merci....
Des chants qu'elles emportent
Adieu mon cher souci !

Froidures, aigres bises,
Dans nos bois défeuillus
Les ont, hélas, surprises
Et leur cœur ne bat plus.

Quand revivra leur grâce !...
Chansons, Rêve, Infinis,
Au vent froid qui les glace,
Vos miroirs sont ternis,

Et ma Chimère y grave à coups de griffe
Cette tristesse en maint hiéroglyphe.

TABLE

PIPE AU BEC.

Dédicace	5
Epigraphe.	6
I. En partance	7
II. Ave	10
III. La fumée	11
IV. Mon cher Blémont.	15
V. Confession.	16
VI. « Lutte avec l'ange »	18
VII. Conseil à un mien ami.	19
VIII. Comme hier,	23
IX. Sur un bout de tapisserie	24
X. Philippe Burty.	26
XI. Devant une vitrine.	27
XII. Si toutes fins	28
XIII. Demi-aveu.	29
XIV. Malgré l'orgueil fou	31
XV. A Martin-Latour.	32
XVI. Dans tout pédant	36

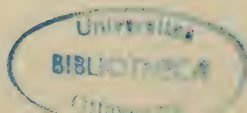
XVII.	Brékékéké, coax, coax.	37
XVIII.	Qui terre a guerre a.	39
XIX.	Ballade.	40
XX.	Convalescence.	42
XXI.	Paris vaut bien une messe.	43
XXII.	Misère qui chemine.	44
XXIII.	Si louange.	46
XXIV.	Quand je suis seul.	47
XXV.	Au coin du feu.	48
XXVI.	D'un geste timide.	54
XXVII.	Vue amicale.	55
XXVIII.	A Antonin Injalbert.	57
XXIX.	La bonne ivresse.	58
XXX.	Bitterre.	60
XXXI.	Sagesse crie.	63
XXXII.	Conseil à moi-même.	64
XXXIII.	Suite du rondel précédent.	65
XXXIV.	Pour prendre congé.	66
XXXV.	A ma pipe.	68
XXXVI.	Le vieux jongleur.	69
XXXVII.	Desiderata.	71
XXXVIII.	Fin.	73

LES FONTAINES DU BOIS-JOLI.

Epigraphe.	76
I. Prélude.	77
II. Chanson : <i>Des coups d'ailes de l'amour.</i>	79
III. La Source.	80
IV. Chanson : <i>Les étoiles font entre elles</i>	82
V. L'eau heureuse.	84
VI. Chanson : <i>Ton charme irise la rosée</i>	86
VII. Cristal rose.	88

VIII. Chanson : <i>Par les sentiers verts étoilés</i>	90
IX. Le bassin de la clairière	92
X. Chanson : <i>Le long des prés ce doux été</i>	94
XI. Nocturne estival	96
XII. Berceuse : <i>Fontaines du Bois-Joli</i>	98
XIII. La pièce d'eau fleurie	100
XIV. Le miroir voilé	102
XV. Les ruisseaux gelés	104

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



245

123612

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

CE



a39003 002542719b

CE PQ 2217
.D28P5 1900
C00 DAUPHIN, LEO PIPE AU BEC.
ACC# 1221505

